DÉPÔT LÉGAL
Page
869
1882

N° 20. — Première Année LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. — JUSTICE Dimanche 25 Juin 1882.

LE DROIT SOCIAL

LE NUMÉRO 10 CENT.

ORGANE SOCIALISTE RÉVOLUTIONNAIRE
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

LE NUMÉRO 10 CENT.

ABONNEMENTS
Pour toute la France { Trois mois. . . 1 fr. 50 / Six mois . . . 3 fr. » / Un an. . . . . 6 fr. »
Etranger : *le port en sus.*

ADMINISTRATION & RÉDACTION
7, rue du Port-du-Temple, 7, à Lyon

RENSEIGNEMENTS
Pour toutes communications, s'adresser au siège social, 7, rue Port-du-Temple, 7
tous les jours, de 8 à 10 heures du soir

Les Bureaux du « Droit social » sont transférés rue Molière, 51.

AVIS

Nous invitons nos dépositaires de nous faire parvenir au plus tôt le montant de la vente du journal et de nous faire savoir le nombre à peu près exact des journaux qu'il leur faut.

—

Un grand nombre d'abonnés n'ont pas renouvelé leurs abonnements, nous les invitons à le faire au plus tôt ou nous leur supprimerons l'envoi du journal.

L'Administration.

LES VENGEANCES PARTICULIÈRES

Demander aux indiscrétions de l'ennemi le secret des coups qu'il redoute davantage, chercher en toute occasion à faire ce qui paraît l'indigner le plus et pousser sa rage au paroxysme; avoir soin, d'autre part, de s'abstenir scrupuleusement de tout ce qu'il approuve, c'est là, personne ne voudra le nier, le premier et le dernier mot de l'art des batailles.

Il est incontestable, par exemple, que c'est au degré de fureur soulevé chez les réacteurs par l'attitude des insurgés que se mesurent l'utilité et l'opportunité de cette attitude. Il est incontestable que quand on voit les avocats des oppresseurs accuser les rebelles, comme d'autant de crimes impardonnables, de telles ou telles mesures, qui, souvent, hélas! n'ont même pas été prises, — c'est que ces mesures étaient excellentes, c'est que, en les employant, on eût frappé juste et fort, à l'endroit sensible et peut-être ainsi assuré la victoire.

Il est incontestable que dans la guerre des classes, le prolétariat a une tactique tout indiquée à suivre : *faire tout ce que la bourgeoisie lui a reproché faussement autrefois d'avoir fait au cours des révolutions antérieures, si lamentablement avortées, parce qu'il y a tout lieu de croire qu'elle avait de fortes raisons de craindre qu'il ne le fit.*

C'est là un principe éternellement vrai et qu'il est bon de rappeler le plus souvent possible aux mécontents pour leur propre gouvernement et pour leur propre salut.

Il nous plaît, aujourd'hui, de l'évoquer à nouveau pour en faire l'application à un point spécial de la stratégie insurrectionnelle.

Il est convenu, pour qui veut s'en rapporter à cette légende menteuse que les privilégiés appellent l'Histoire, que les révolutions sociales ont de tout temps servi de prétexte au déchaînement effréné des haines particulières, des vengeances individuelles...

Et, là dessus, on échafaude toute une kyrielle d'anathèmes bien sentis à l'adresse de ces « affreux anarchistes », de ces infâmes révolutionnaires » qui travaillent encore aujourd'hui à provoquer un nouveau bouleversement, uniquement pour avoir l'occasion, non pas de servir le bien général, mais de frapper leurs ennemis personnels, ceux à qui ils en veulent personnellement, ceux qu'ils connaissent et qu'ils guettent...

Eh bien! il est temps de réagir, et, sans crainte du scandale, de dire qu'il est regrettable qu'il n'en ait pas été et qu'il n'en soit pas encore véritablement ainsi.

Il est temps de dire à la face de tous que la fraternité est une « blague » et que de toutes les passions collectives, l'amour et le plus fécond en surprises dangereuses et décevantes.

Il est temps de dire que la haine, au contraire, est le plus puissant, sinon le seul ferment d'émancipation le plus apte à engendrer des actes énergiques et libérateurs.

Il est temps de dire que les classes comme les nations, comme les individus, qui ne savent pas haïr sont sur la pente de la décadence.

Et quand nous parlons de la haine, nous ne voulons pas parler de cette haine vague, et pour ainsi dire platonique, qui ne s'adresse qu'aux institutions, mais de la haine positive et *réaliste* qui s'en prend aux personnes, aux êtres vivants, à des objets de chair et d'os.

C'est précisément cette haine-là, faite du groupement des rancunes personnelles et des inimitiés particulières dont les masturbateurs du peuple redoutent si fort et excommunient si frénétiquement l'explosion à l'avance.

L'infaillible intérêt de la foule anonyme ne s'y tromperait guère, en revanche, s'il était laissé à lui-même, si l'on ne faisait pas tout pour l'égarer et fausser sa conscience.

Ce que hait le peuple, ce n'est pas seulement l'autorité qui l'opprime, ce n'est pas seulement le pouvoir qui le courbe sous le joug comme un troupeau d'esclaves, ce n'est pas seulement le patronat qui l'exploite, ce n'est pas seulement le capitalisme qui l'affame et le saigne... Il hait encore et surtout, — et il a raison, car ce ne sont pas des abstractions qui suffiraient à assouvir sa colère! — il hait encore et surtout les incarnations vivantes de l'Autorité du Pouvoir, du Capital et du Patronat. Il hait encore et surtout le garde-champêtre un tel, le sergent de ville numéro tant, le contre-maître de tel atelier, le Vautour à qui il faut, sous peine d'expulsion, payer le loyer du « repaire » qu'il habite, à chaque terme, le Bréchard qui demeure là dans telle rue, à tel étage..., parce que tous ceux-là, tous ces ennemis, ils ne lui apparaissent pas noyés dans une brume indécise, il les connaît, il en a souffert, il leur en veut, parce qu'il a soif de se payer sur leur peau de ses misères, dont ils ont été la cause immédiate, parce qu'il sait comment s'y prendre pour exercer efficacement sa vengeance, quand l'heure sera venue...

On aurait beau faire appel à la science, à la philosophie, on aurait beau dire que que ce ne sont pas les hommes qui font les institutions, mais les institutions qui font les hommes, que, par conséquent, le système seul est coupable, tandis que les individus sont irresponsables,.. La foule qui est simpliste et va brutalement tout droit au but, ne comprend rien à cette métaphysique: pour elle, les institutions sont personnifiées par ceux qui les exercent, et c'est bien sur ceux-là, sur ceux qu'on voit, sur ceux qu'on touche, qu'on peut fusiller ou pendre mieux qu'en effigie, qu'elle entend faire retomber la responsabilité...

Composée d'individus qui ont chacun leurs ressentiments et leurs colères, elle ne peut avoir d'autres passions que les passions particulières additionnées de ses éléments constituants : l'esprit de révolte qui finit un beau jour par balayer la route et détruire les obstacles, est fait de la coalition de toutes ces haines individuelles, comme la tempête justicière et vengeresse qu'il prépare sera faite de leurs explosions simultanées.

Le jour où toutes les victimes de l'ordre social se décideront à frapper, — successivement ou à la fois, — les bourreaux qui les touchent de plus près, ceux qui leur auront fait personnellement tort, ce jour-là seulement la Révolution sera lancée.

Ne suffit-il pas, d'ailleurs, que cette perspective qu'ils entrevoient avec épouvante, scandalise les dirigeants pour que les dirigés l'envisagent, au contraire, avec enthousiasme, comme un espoir suprême?

Mais, au surplus, — nous l'avons déjà dit, — la satisfaction des haines particulières, aussitôt qu'une insurrection victorieuse aura lâché les écluses, est tout-à-fait dans les idées, dans les tendances et dans les mœurs de la plèbe : il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à interroger l'histoire du passé et à prêter une oreille attentive aux récriminations présentes. Ce n'est qu'à force de mensonges, à force de fallacieuses promesses, à force de subtilités hypocrites, que ces meneurs ont réussi jusqu'ici à rendiguer le flot menaçant.

Dès lors, le rôle des initiateurs révolutionnaires est nettement tracé. Nous n'avons point la prétention d'imposer nos idées à la foule, mais d'*accoucher* les siennes, de les formuler clairement, de les vulgariser, de les proclamer, de les défendre et de dire tout haut à tous ce qu'elle pense tout bas, afin de l'aider à réagir contre les préjugés et les scrupules que les endormeurs intéressés s'évertuent à lui inculquer sans relâche.

C'est pour cela que nous avons tenu à publier notre opinion, — dût cette opinion être qualifiée de paradoxale, de folle ou même de criminelle, — sur la question des haines et des vengeances particulières.

Il faut que les citoyens sachent que, quand sonnera le tocsin de l'émeute, ils ont le droit, — et peut-être le devoir, car il y va de l'intérêt général, — de ne s'en remettre à personne du soin de « justicier » ceux de leurs ennemis particuliers, de leurs exploiteurs personnels qu'ils auront sous la main... Que chacun sans attendre d'ordres, sans se laisser prendre au leurre d'une générosité mystificatrice, fasse aussi dans son coin le plus de *besogne* possible...

Il faut que les bourgeois et leurs auxiliaires, sachent que, cette fois, quand débordera le vase des souffrances prolétariennes, ils doivent s'attendre à expier personnellement — *de leurs corps* — leurs petites infamies particulières; les policiers, leurs vexations et leurs insolences: les juges, leurs rigueurs arbitraires et féroces ; les prêtres, leurs captations et leurs exploits pornographiques ; les officiers, leur morgue et leurs brutalités ; les gouvernants, leurs abus de pouvoirs ; les parlementaires, leurs trahisons; les propriétaires, leurs cruautés et leurs prélibations ; les capitalistes, leurs iniquités homicides...,

Il faut qu'ils sachent que, cette fois, ils ne sauraient se flatter d'échapper au châtiment, parce que l'exécuteur ce ne sera plus, comme jadis, un gouvernement plus ou moins tolérant, plus ou moins pusillanime, plus ou moins corruptible, mais Sa Majesté Tout le Monde, la légion de ceux qui, ayant été persécutés, maltraités, proscrits, affamés par eux, n'auront garde de tirer en l'air.

Ils faut qu'ils sachent, les Bréchard et leurs suppots que, *à la prochaine*, ce ne sera pas dans la lutte inégale des barricades, — où les exploiteurs, trop lâches pour payer de leur personne, feront encore une fois défendre leurs privilèges par d'autres prolétaires dressés de longue date et formidablement armés en vue de ces boucheries fratricides, — mais à domicile, à bout portant, « entre *quatre-z-yeux* », c'est-a-dire à coup sûr, que se règlera, avec usure, l'arriéré des vengeances particulières et des haines légitimes d'homme à homme !

TACTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE

Que de grèves a l'horizon ! que de travailleurs en lutte avec leurs exploiteurs ! que de misères souffertes mises à nu ! Que d'expédients employés par ces malheureux grévistes pour chercher à échapper à la gredinerie de leurs employeurs. Et tout cela en pure perte. Eh ! sans doute, en pure perte près de cinq mille raffineurs ont aggravé leur misérable situation, et près de 15 mille cordonniers sont en train d'augmenter leur misère pour échapper au joug capitaliste, car les uns, les raffineurs, ont déjà dû se courber, et les autres hélas ! les autres.....

Quand on examine cette situation, quand on constate l'insolence patronale, quand on compte les scrupules, les réticences, les hésitations des travailleurs qui reculent devant la satisfaction de se faire justice, on se demande si tout ce monde d'exploités a bien conscience de sa misère et de son dénûment? — Nous ne le croyons pas, car si ces hommes étaient pénétrés de la vérité, s'ils étaient persuadés que les quatorze millions de Say, que les quatre-vingt-quinze maisons de Lebaudy, que toutes les fortunes patronales, en un mot, sont le fruit de leur travail à eux, crève de faim, qu'elles n'ont, ces fortunes, pas d'autre source que le labeur des prolétaires, s'ils étaient pénétrés de ces vérités, disons-nous, ils se ruraient, ces hommes, comme un torrent, sur ces fortunes scandaleuses qu'on leur oppose et avec lesquelles on menace de les affamer, et ils s'en empareraient afin de pouvoir garnir leurs estomacs que de dures privations ont délabré. Puis, complétant leur œuvre, ils accrocheraient solidement à trois ou quatre mètres du sol, dans quelque coin du bagne où ils ont souffert, le chiourme doré qui veut attenter à leur vie en leur refusant le nécessaire à l'existence.

Mais hélas ! ces malheureux n'ont pas encore eu ce courage. La haine n'a pas encore assez soufflé en eux, espérons que cela viendra, le jour se fera dans ces cerveaux sombres.

Il y a si longtemps que l'on bourre leur esprit de trompeurs palliatifs, de dangereux dérivatifs, il y a si longtemps qu'on les promène, qu'on les égare sur le terrain politique, on les a tant bernés avec le suffrage universel, et ceux d'entre les socialistes qui prétendent travailler à l'avènement de la Révolution les attardent tant dans les sentiers de la lutte pacifique, que la tâche nous a été faite bien lourde pour faire comprendre à tous ces souffreteux que leurs souffrances cesseront le jour où ils voudront. Mais nous devons sentir que, malgré leur calme apparent, la révolte gronde en eux et que bientôt sans doute ils seront à même de tenir largement les promesses qu'en leur nom nous faisons à la bourgeoisie, Oui ! oui ! nous aimons à nous en réjouir, tous ces parias sentiront qu'en dehors de l'action révolutionnaire, de la révolte journalière contre les exigences patronales, contre les iniquités gouvernementales, il n'y a rien qui puisse nous conduire rapidement au jour de l'émancipation, à la jouissance, au bien-être, et le jour où ils l'auront senti, alors ! oh alors...

Aussi portons-nous tous nos efforts, toutes nos forces vers cette propagande, dont les résultats sont déjà perceptibles, car le chemin parcouru par l'idée est immense, elle n'a pas cette idée peut-être encore assez pénétré dans ces masses de grévistes d'hier et de demain, puisque si nous exceptons le courageux Fournier, nul d'entre eux n'a encore osé mettre suffisamment la main sur la bourgeoisie ou sur ses biens, mais si nous en croyons nos pronostics, l'heure s avance, où, conscients, ces hommes feront grève de la seule façon utile et productrice : c'est-à-dire qu'au lieu de quitter l'atelier où l'ouvrier doit trouver son pain de chaque jour, les réclamants s'en empareront pour produire, et ceci sous la présence de leur ancien maître qui aura été préalablement *suspendu* dans un coin du bagne comme nous l'avons dit ; puis si les forces gouvernementales se mettant au service du capital, voulaient déloger les travailleurs travaillant, ceux-ci détruiraient ce qu'ils ne pourraient conserver. Des grèves faites ainsi auraient au moins un résultat certain, elles prouveraient sans conteste que l'état traque les travailleurs occupés à produire pour eux, afin de les obliger à produire pour d'autres, et alors il sera possible que les colères populaires déchaînées, accrochassent l'Etat en pendant de l'exploiteur.

On ne niera pas que ces escarmouches ne soient un bon moyen préparatoire pour la Révolution, un excellent élément de groupement. Nos adversaires votards nous disent qu'ils vont aux urnes pour pénétrer dans les masses. Ces théoriciens oublient que la masse des révolutionnaires anonymes, ceux qui sortent de leur taudis au premier choc des armes de la révolte, ces théoriciens oublient, disons-nous, que cette masse ne s'occupe même pas d'électeurs, car elle n'a que le temps de travailler et de souffrir, elle n'est donc pas saisissable aux théories, tandis qu'au contraire elle l'est à l'action, chaque fois qu'elle apercevra un acte de justice du peuple elle applaudira et elle se rangera derrière les lutteurs en escarmouche, parce que ces moyens sont dans ses intincts, dans son sentiment.

On nous objectera que ces révoltes partielles, dans lesquelles quelques ateliers flamberont, ne causeront pas grand dommage aux détenteurs puisque les compagnies d'assurance garantissent ces propriétés.

Nous répondrons que cette objection est fausse en ce que les assurances pour le groupement des écus des capitalistes, car messieurs les exploiteurs sont tout à la fois filateurs, entrepreneurs, assureurs, etc.

La société bourgeoise actuelle est organisée de telle façon que, à quelque endroit que l'on touche au capital, la classe entière est frappée, par ailleurs il nous semble qu'individuellement l'exploiteur n'aura pas à se plaindre de la part que l'action révolutionnaire lui ménage.

Jusqu'alors les grèves ont été une triste comédie dans laquelle les grévistes s'attardent a marchander à l'ennemi un pauvre morceau de pain au lieu de lui sauter à la gorge et de l'anéantir ; mauvaise tactique, très mauvaise tactique. Que l'on en vienne donc rapidement à la réelle, à la seule effective.

Nous ne pouvons pas admettre que des travailleurs, des hommes dignes de ce nom, consentent à crever de faim devant l'opulence et les orgies de leurs exploiteurs ; nous ne comprendrons jamais que des pères de famille puissent entendre leurs enfants leur crier : « J'ai faim ! » devant le luxe insolent de celui qui les exploite, sans se permettre une vengeance. Non cela ne se peut pas, on a pu voir de sombres résignations, de cruelles douleurs, muettes tant que le respect de la propriété enchaînait les hommes à de coupables scrupules, mais aujourd'hui que l'on sait que tout est à tous, et qu'il est prouvé que ceux qui abusent du superflu l'ont volé au nécessaire de la masse, l'on ne se résignera plus facilement et l'on courra, las de souffrir, prendre ce dont on aura besoin où on le trouvera dans cette société à laquelle on ne marchande pas son labeur.

Jusqu'alors, répétons-le, la bourgeoisie exploitante, dirigeante et gouvernante, a pu se croire autorisée à se rire de nos menaces puisqu'elles ont été presque lettres mortes, mais patience !

Barons de l'agio, croyez-le bien, vous ne perdrez rien pour attendre, nous nous plaisons à vous l'affirmer, le premier coup que vous compterez sera digne de la situation, il sera terrible, mes maîtres !

Mais brisons-là, et revenons, en finissant, sur le terrain qui fait le sujet de cet article.

De quoi s'agit-il pour les révolutionnaires ?

Grouper autour de l'idée le plus grand nombre possible de courage, d'énergie et de volontés inébranlables, afin qu'au jour suprême, les soldats conscients puissent guider les masses vers le but par le chemin sanglant des représailles, vers ce but où les travailleurs pourront fonder leur organisation émancipatrice.

Comment, encore une fois, mieux opérer ce groupement qu'en mettant en pratique les idées de révolte ? C'est-à-dire en se dressant contre tout ce qui est pouvoir, autorité, en se plaçant en justicier devant cette société corrompue, devant cette bourgeoisie immonde pour les punir de leurs méfaits ?

Evidemment les justiciers ne pourront jamais arriver à frapper tous les coupables, mais les plus saillants ne leur échapperont pas, et alors le peuple verra qu'il y a dans son sein des défenseurs anonymes en qui il peut avoir confiance et marcher sûrement, sur lesquels il peut compter pour la vengeance provisoire et avec lesquels la bourgeoisie devra dorénavant compter sérieusement.

Ce genre de propagande ne peut se faire qu'individuellement, essayer de grouper des hommes pour un but semblable serait un leurre, mais on peut néanmoins, dans chaque groupe, semer ces idées, les y développer, afin que des énergies s'en emparent et que des dévouements les mettent en pratique à leur heure, selon leurs moyens. Grouper des forces pour l'heure suprême, cela se peut, mais dans ces groupes, qu'aucune autorité ne se constitue, sans cela cette heure suprême nous apporterait encore une nouvelle illusion.

Aujourd'hui la parole est à l'action individuelle, que les bras résolus s'arment et frappent sans pitié les coupables, ils ne manquent pas, et la Révolution attend.

Travailleurs, veillez et agissez.

DU MILITARISME

Les horribles bourgeois ventrus que viennent troubler, devant leur table bien servie, les clameurs anxieuses et désespérées du peuple affamé, se plaisent à répéter, sur tous les tons, que nous sommes, nous, les socialistes, des mécontents et des inassouvis.

Ces êtres crevant dans leur graisse feignent de nous qualifier d'aliénés pour se livrer sans remords et sans plus se préoccuper de la question sociale aux jouissances que leur procurent leurs exactions et leurs rapines.

C'est pour cela qu'il faut, en attendant l'heure d'agir, démontrer par d'inexorables raisonnements, à ces paillasses de la luxure, que si nous en sommes arrivés à ne plus trouver une issue à la situation actuelle que par la violence, c'est que nous avons été amenés à cette conclusion brutale par la force des choses, par leur conduite égoïste et criminelle, par l'exploitation morale et matérielle de tout un peuple victime de la horde capitaliste.

Il est bon, de temps en temps, d'exposer nos griefs, de faire entendre nos revendications ; elles sont nombreuses, elles sont terribles.

Un de nos principaux griefs contre la société, c'est l'abus que font les gouvernements des forces que les lois bourgeoises mettent à leur disposition.

Quelles sont ces forces ? L'armée ! l'armée est donc notre ennemie quoique composée des meilleurs de nos enfants ; pourquoi ? à cause de la discipline qui les fait mouvoir aveuglément et transforme nos soldats en massacreurs du peuple.

A son entrée au régiment, tout homme doit faire abandon de son intelligence, de son génie et se plier aux exigences de la discipline quoi qu'elle exige, quoi qu'elle ordonne.

Dans notre société moderne, née du crime et se vautrant dans la fange et dans le sang, les gouvernants conçoivent les guet-à-pens et le militarisme les consomme ; plus de logique, plus d'examen ; le crime est au pouvoir, le crime commande, c'est le crime, n'importe, les sabreurs obéissent, parce qu'il sont dressés à obéir, en vertu de cette monstruosité qui a nom : l'obéissance passive.

Ah ! vous prenez les fils des travailleurs ; ah ! vous leur volez leur intelligence, vous déformez leurs nobles sentiments pour en faire des soudards, des massacreurs, de la chair à canon, eh ! bien, ô société, voilà pourquoi nous voulons la révolution et pourquoi nous sommes résolus à employer la violence contre la violence.

Nous avions inscrit sur nos programmes la suppression de l'armée permanente comme attentatoire à la liberté individuelle, à la morale et à la sécurité des citoyens, vous avez refusé de satisfaire au vœu public de bon gré, eh ! bien soit, c'est par la force que nous obtiendrons satisfaction.

Nous avons assez du régime du sabre et le peuple désormais ne veut plus avoir à redouter les cartouches des chassepots domestiqués ; les prétoriens sont toujours au service des Césars en toge en redingote, c'est pour cela que nous avons juré haine au militarisme, c'est pour cela que nous sommes révolutionnaires.

Tout citoyen libre a deux ennemis : le prêtre et le soldat ; le prêtre, ce fanatique cupide de l'ignorance et de la luxure, le soldat, cet épancheur du sang humain ; tous les moyens sont bons pour combattre ces deux termes de la faction bourgeoise, le soldat est le sujet de cet article, c'est de lui plus spécialement que nous voulons nous occuper.

Le soldat, inventé par l'autocratie pour maintenir l'ordre, est un objet perpétuel de désordre ; au service des rancunes et des instincts sanguinaires de prud'hommes jouant les héros, soumis, par l'obéissance passive et par la rigueur des règlements militaires, au caprice des chefs sortis des rangs de la bourgeoisie et des classes aristocratiques et capitalistes, tous grands partisans de l'ordre, de la famille, de la religion, etc., il exécute, sans réplique, les ordres les plus atroces qui lui sont donnés, bravant la morale, les lois de l'humanité et la raison.

Nous avons vu l'armée à l'œuvre en 1852, nous l'avons vue en 1871, nous la voyons partout où il y a du sang à verser, des travailleurs à mitrailler pour la plus grande gloire du capital et de ses criminels possesseurs.

On rappelait, dans le dernier numéro, les massacres de la Ricamarie, nous nous souvenons aussi d'Aubin, du Creuzot, de Bessèges, et de tant d'autres lieux de carnage, et c'est parce que nous nous souvenons que nous crions aujourd'hui : Vengeance et justice !

Et qu'on ne vienne pas nous dire que nous nous appuyons sur des exceptions, toutes les culottes de peau de l'armée se ressemblent et se valent ; Canrobert fut un criminel abject, mais Lebœuf valait Canrobert, mais Ducrot valait Lebœuf, mais Galiffet valait Ducrot et ainsi des autres joueurs de mitrailleuses et d'exécutions sommaires ; c'est le métier qui veut ça ; on les élève dans le sang, dans la haine de l'ennemi..... *civil* et ces gens-là n'ont plus ni capacités ni énergie pour défendre le sol envahi et l'on assistera à ce spectacle : des généraux se faisant battre ignominieusement comme de Failly, surpris mangeant la soupe ou capitulant honteusement comme Bazaine à la suite d'une partie de billard.

Nous ne voulons plus de jésuites comme Miribel, ou d'incapables comme Farre ; or, comme le jésuitisme et l'incapacité sont de tradition dans l'armée, nous ne voyons d'autre moyen d'y remédier que dans sa suppression.

Nous ne voulons plus voir les consciences humaines se soumettre aux porteurs de sabres et les enfants du peuple, sous prétexte qu'ils ont un uniforme, se prêter aux mascarades religieuses et aux manifestations cléricales quelconques dont les hommes à graines d'épinards sont le plus bel ornement, unis qu'il sont avec les porte-soutanes et autres représentants travestis du nommé Dieu ; ce scandale a par trop duré, le règne du sabre est terminé ; nous voyons devant nous l'auréole du peuple libre et armé et nous devons arriver à ce résultat par la Révolution sociale.

LETTRE PARISIENNE

Trois réunions intéressantes ont eu lieu à Paris depuis ma dernière correspondance, mais la plus importante, surtout au point de vue des résultats immédiats qu'elle a produit, a été, sans contredit, celle qui s'est tenue samedi soir à Levallois-Perret.

En effet, après une très vive discussion à laquelle ont pris part les citoyens Bérard, Hemery-Dufond, Emile Gauthier, Ferré, Maria, Hoffmann et le citoyen Penet, conseiller municipal d'une des communes de la banlieue de Paris, ce dernier a déclaré formellement, qu'absolument convaincu par les arguments des anarchistes qui avaient pris la parole, *il allait donner immédiatement sa démission de conseiller municipal, et se consacrer uniquement à la propagande des idées socialistes-révolutionnaires.*

C'est là évidemment un résultat sérieux et qui prouve l'incontestable influence que les anarchistes ont prise depuis six mois, à Paris, dans les réunions populaires.

***

Une autre réunion organisée par le comité de fédération révolutionnaire a eu lieu dimanche, à deux heures, à la salle Petrelle, 24, rue Petrelle, sous la présidence du citoyen Digeon, assisté du citoyen Titard comme secrétaire, chargé de rédiger le procès-verbal. L'assemblée n'a du reste entendu confier au citoyen Digeon que le mandat d'un simple secrétaire d'ordre, et cela résulte formellement du vote émis à une énorme majorité par la réunion, qui, malgré les efforts désespérés des collectivistes, a repoussé l'idée d'un bureau complet, muni de président, d'assesseurs et de secrétaires.

La discussion a été des plus vives et des plus tumultueuses.

Les citoyens Digeon, Crié, Wilhem, Maria, Nivrès, Lavaud, Titard, etc., appartenant à diverses écoles socialistes, se sont prononcés en faveur du principe de la fédération.

La citoyenne Louise Michel a soutenu, elle aussi, l'idée d'une fédération révolutionnaire, mais elle a insisté pour qu'on prit tout d'abord l'avis des groupes de province.

Au contraire, les délégués de Villequiers, Seine-Inférieure (anarchistes, le délégué de l'*Egalité* (collectiviste nuance Guesde), plusieurs délégués des groupes appartenant à l'Union Fédératrice (collectivistes nuance Brousse, le citoyen Larcier, délégué de la jeunesse socialiste (collectiviste nuance Guesde), et le citoyen Vaillat (anarchiste), ont combattu toute idée de Fédération.

Le vote a donné raison aux partisans de la Fédération révolutionnaire et, à une grande majorité, l'Assemblée adopte le principe de cette Fédération.

Une commission composée des citoyens Danger, Demay et Titard, a été chargée de provoquer une nouvelle réunion qui aura lieu probablement, le dimanche 25 juin dans la salle du Vieux-Chêne, rue Mouffetard (5e arrondissement).

***

La troisième réunion, organisée par le groupe socialiste révolutionnaire des Ecoles, a eu lieu à la salle de l'Ermitage, 29, rue de Jussieu.

Plus de huit cents personnes étaient entassées dans la salle qui peut à peine en contenir 500 ; on a refusé à la porte, faute de place, plus de 1,000 personnes, et, certes, s'ils considèrent leur recette et la quête fructueuse qu'ils ont fait au profit des ouvriers grévistes, les organisateurs de la réunion doivent être pleinement satisfaits.

Après une déclaration de principes, très énergique et très révolutionnaire, faite — et très bien faite — au nom du groupe conviateur, par le citoyen Bloch, la citoyenne Louise Michel a pris la parole et exposé l'inéluctable nécessité où se trouvent le prolétariat de sortir par la Révolution — et seulement par la Révolution — de l'horrible impasse où l'avaient acculé vingt siècles d'exploitation capitaliste.

Louise Michel a été chaleureusement acclamée.

Puis, les citoyens Clovis Hugues et Henry Titard ont pris successivement la parole.

Nous n'insisterons pas sur le discours du remuant député de Marseille que les étudiants socialistes révolutionnaires avaient eu la singulière idée de choisir comme conférencier ; il n'est pas sorti de la banalité ordinaire des harangues parlementaires, et il a flotté entre un collectivisme vague et un anarchisme mal défini.

Le citoyen Henry Titard a été beaucoup plus net et beaucoup plus précis, et il a soulevé d'unanimes applaudissements quand il a terminé son discours par la fameuse formule internationaliste qui n'était d'ailleurs que la conclusion naturelle, logique, de tout ce qu'il venait de dire : « L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

A la sortie de la réunion, plus de quatre cents personnes ont fait escorte à Louise Michel aux cris répétés de : Vive la Commune ! Vive la Révolution sociale !

Et pendant ce temps — nos renseignements particuliers nous permettent de l'affirmer — un des principaux chefs de la police, à Paris, recevait une dépêche lui annonçant qu'il ne fallait pas se préoccuper de cette réunion à laquelle n'assistaient que 100 à 120 personnes.

Et nunc erudimini!....

Et maintenant à l'œuvre !

HENRI C.

A LA RICAMARIE

Tandis que dans la journée du dimanche, 18 juin, les produits des deux sexes de la corruption bourgeoise étalaient publiquement, à Lyon, sous le prétexte d'amélioration de la race chevaline (!) la scandaleuse impudeur de leurs vices et de fortunes volées au prolétariat ; tandis que les *tondus* de la

société, les travailleurs inconscients de leurs devoirs et et de leurs droits, ne craignaient pas de prostituer les regards de leurs femmes et de leurs filles par l'ignoble spectacle de la pourriture bourgeoise et de son insolent triomphe ; tandis que ces femmes et ces filles qui n'avaient qu'un maigre morceau de pain au logis, enviaient les diamants, le velours et la soie des *Nanas* de bas étage exhibant leurs formes avachies aux caresses imbéciles des souteneurs bourgeois, une poignée de révolutionnaires stéphanois et Lyonnais se réunissaient, à la Ricamarie, sur la tombe des victimes de cette infâme bourgeoisie, sur la tombe des mineurs qui, en 1869, demandaient du pain et auxquels elle répondit en donnant du plomb!...

***

C'était à trois heures de l'après-midi que les révolutionnaires s'étaient entendus entre eux pour accomplir ce devoir. On s'était dit entre frères que l'on irait puiser une énergie nouvelle, *pour les luttes prochaines*, sur la tombe des martys. Cependant, six cents révolutionnaires, citoyennes et citoyens, étaient, à l'heure convenue, à la Croix-de-l'Horme, le lieu du rendez-vous.

Sur deux rangs, les hommes portant à la boutonnière les immortelles rouges, ils s'avancent à pas lents. Les citoyennes, en tête, soutiennent les belles couronnes offertes aux martyrs par le *Droit social* et la *Fédération révolutionnaire lyonnaise*, par le *Groupe du Glaive de Villefranche* et par les *Révolutionnaires stéphanois*.

La population tout entière de la Ricamarie, accourue sur le passage du cortège, salue avec respect ces insignes des regrets et de la douleur. Au cimetière, les manifestants ne sont plus six cents, ils sont mille ou douze cents, muets et recueillis.

Une collection d'individus juchés à part sur des tombes, servent de repoussoir à cet imposant tableau. Ces individus, ce sont des bourgeois et des fils de bourgeois, entourés de mouchards et de policiers. Ils rient, de ce rire stupide qui devait secouer les poitrines seigneuriales avant l'effondrement de 1789! Non loin de là, à ce que l'on affirme, stationne la voiture de *monsieu* le Préfet, pendant que dans une caserne, des soldats de la République conservatrice attendent l'ordre de recommencer les assassinats de 1869.

***

Mais nous voici autour de la tombe, si difficilement découverte, où dorment les assassinés de la Ricamarie, presque en haut du plateau d'où l'on découvre le ravin, théâtre lugubre de cette lâche scène de mort.

Le premier, le compagnon Régis Faure explique le but révolutionnaire de la manifestation. Il dit que la bourgeoisie républicaine est restée ce que fut la bourgeoisie bonapartiste, massacrant les travailleurs en révolte contre l'exploitation du *capital*. Il honore la mémoire des martyrs de la Ricamarie et il termine en faisant un éloquent appel à l'organisation des forces révolutionnaires pour l'émancipation des prolétaires sur le terrain de l'égalité sociale.

Pendant son discours, des femmes et des enfants des victimes de la tuerie du 16 juin 1869 versent d'obondantes larmes, et c'est au milieu de cette émotion que le compagnon Bordat, au nom de la *Fédération révolutionnaire lyonnaise*, saluant les progrès de l'idée régénératrice qui jette des racines si profondes dans le département de la Loire, accentue, aux applaudissements de l'auditoire, le caractère de la manifestation.

« Le sentiment qui doit y survivre, dit-il, c'est la haine et les résolutions impitoyables pour la révolution de demain. Il n'y a que deux classes dans la société, ceux qui travaillent et ceux qui ne font rien, les abeilles et les frélons. Il faut que les abeilles seules bénéficient désormais des produits de la ruche et, pour cela, il n'y a qu'un moyen : détruire les frélons. Jusqu'à présent, les frélons ont détruit les abeilles, comme dans le sombre ravin de Ricamarie et ailleurs! »

Après lui, le compagnon Pautet, délégué par le *Droit Social*, prend, en dernier lieu, la parole; il rappelle en quelques mots ce que furent les martyrs de 1869 et fait un appel à la vengeance qui est salué par de frénétiques bravos et des cris de : « Vive la Révolution sociale! »

Aussitôt après, les manifestants jettent sur la tombe leurs immortelles rouges, et l'on se rend, par petits groupes, dans un café de la Croix-de-l'Horme, où est improvisée une magnifique réunion à laquelle assistaient plus de mille travailleurs. Successivement et durant près de trois heures, les compagnons Régis Faure, Bordat, Pautet et d'autres citoyens dont les noms nous échappent, combattent une à une toutes les hérésies bourgeoises et toutes les monstruosités de l'ordre social actuel : la religion, la magistrature, l'armée, la brutale domination du *capital* et le suffrage universel, les ennemis de cette égalité sociale qui sera demain, quoi que fassent les bourgeois pour l'empêcher ou la retarder, la solution du problème résolu, jusqu'à ce jour, par la famine ou par les chassepots.

Constatons, en passant, que les collectes faites soit à la porte du cimetière de la Ricamarie, soit à la réunion de la Croix-de-l'Horme pour la *Fédération révolutionnaire* et pour son organe, le *Droit Social*, ont produit la somme de 25 francs 40 centimes.

***

Ces résultats, on ne peut plus satisfaisants pour la propagande révolutionnaire et dont messieurs les bourgeois connaîtront, à bref délai, toutes les conséquences, avaient naturellement plongé dans l'égarement du désespoir les mamelucks officiels préposés à la défense des intérêts bourgeois.

Ces mamelucks, envieux de conquérir sans nul doute un crachat décoratif, s'étaient dit qu'il y avait un « bon coup à faire. »

Seulement, comme il y avait quelque danger à faire « ce bon coup » dans la journée de dimanche, alors que sept ou huit cents ouvriers et mineurs pouvaient, à l'aide de triques, sinon autrement, rappeler à la pudeur les plagiaires du bonapartisme, ils ont usé des procédés *cafards*, lâches et couards : les procédés du guet-apens.

Précisément — et ils avaient raison de le présumer — que Bordat, Régis Faure et quelques-uns de nos amis iraient, dans la journée de lundi, s'assurer que les couronnes offertes aux victimes de la Ricamarie n'avaient pas été profanées par le contact impur des domestiques du pouvoir, ils avaient embusqué des gendarmes dans la maison de l'*honnête* maire de la Ricamarie, puis ils avaient donné des instructions au garde-champêtre. Ces instructions consistaient en ceci : faire savoir simplement et poliment à Bordat et aux autres compagnons que *mossieu* le maire désirait leur parler.

Quoique pleins de méfiance, Bordat, Régis Faure et deux ou trois autres de nos amis se rendirent à cette invitation.

Mais à peine étaient-ils entrés que des gendarmes se précipitaient sur eux, leur mettaient les menottes et les conduisaient à pied de la Ricamarie à Saint-Etienne, où ils étaient écroués.

Bien entendu on ne daigna pas leur apprendre le motif de leur arrestation.

Nous ne savons que par les feuilles réactionnaires, les torchons de préfecture, qu'ils sont accusés de *bris de clôture* ! L'un d'entre eux effrayé du caractère odieux de l'acte commis par ses patrons, télégraphiait : « La population est calme. » Nous eussions été étonnés, en effet, de ce calme si nous n'ignorions pas que les prolétaires de Saint-Etienne se réservent de faire payer en bloc toutes leurs dettes de *reconnaissance* vis-à-vis des héritiers des égorgeurs de la Ricamarie.

Allons, messieurs les bourgeois républicains, mettez des menottes aux révolutionnaires lyonnais et stéphanois, traînez-les devant *votre* justice; après Florian, Fournier, après Déjoux, Bordat, Régis Faure et les autres, frappez sans pitié ; ils manqueront provisoirement à l'appel de leurs noms, voilà tout; mais d'autres prenant leur place, s'inspireront de leur courage et de la haine qui les aura atteint, et le jour viendra où la justice du Peuple, la vraie celle-là, liquidera impitoyablement, elle aussi, les comptes de toutes ces stupides iniquités gouvernementales.

LES BLANQUISTES

OU

NI DIEU NI MAITRE

Samedi soir, à l'Elysée, avait lieu, ou plutôt devait avoir lieu (car elle n'a pu se faire), une réunion des... disciples de Blanqui. (Quand je dis disciples, je fais erreur, car ils n'en ont ni une seule pensée, ni une seule action, je devrais dire les exploiteurs du souvenir de Blanqui).

La réunion avait été annoncée avec grand fracas. Le nom retentissant d'un de leurs maîtres avait été inscrit sur tous les murs. Il devait parler.

Fidèles à leurs principes, la séance devait se tenir sous la présidence du citoyen Martin, les affiches, du moins, l'annonçaient.

Mais, trève de raillerie, constatons que les anarchistes lyonnais, imitateurs, eux-aussi, de Blanqui, trouvèrent le procédé mauvais et se promirent sincèrement de ne pas permettre que le citoyen Martin soit imposé comme président, et, en réponse à l'affichage anticipé de son élection, résolurent d'en exiger un autre. Ils avaient du reste bien des raisons pour cela. Ainsi, entre autres, ils voulaient obtenir séance contradictoire, et connaissant les soi-disant blanquistes, ils voulaient à la présidence quelqu'un qui voulut bien leur accorder la parole ; deuxièmement, ils voulaient obtenir de l'assemblée l'envoi d'un délégué et d'une couronne à la manifestation anniversaire de la Ricamarie, et pour cela il leur fallait la parole et un homme bien intentionné.

Nous passons sur la lutte orageuse qui a eu lieu, nous ne ferons que constater les paroles vraiment merveilleuses que le grand orateur blanquiste, dans sa logique foudroyante, nous a lancées. Il se croyait sans doute encore à la solde de Tony Loup se désaltérant de sa soif dorée aux cuvettes de la *Bavarde*, nous l'en pardonnons, mais avant, jugez l'admirable sylogisme sur lequel il a pris la volée de bois vert qu'il nous a administrée. Ainsi, voici le sens exact et même un peu la lettre de ses paroles :

« Vous ne voulez pas du citoyen Martin pour président, vous ne voulez pas que nous vous l'imposions, donc vous êtes des imitateurs de Gambetta. »

Belle logique, vous le voyez.

La séance a été levée vu l'impossibilité de réduire les anarchistes.

MOUVEMENT SOCIALISTE

Les femmes socialistes révolutionnaires lyonnaises (groupe Marie Ferré) organisant une série de conférences, à Lyon, avec le concours de la citoyenne Louise Michel, font un appel énergique à toutes les citoyennes désireuses de s'instruire et de se secouer du joug de l'esclavage qui les domine depuis si longtemps, en arrivant par la révolution sociale à leur complet affranchissement, à assister à ces conférences qui auront lieu très prochainement. Nous adressons de même cet appel à tous les citoyens.

Nous ferons connaître par des affiches le lieu et l'heure.

Salut et Révolution.,

Groupe Marie Ferré.

LE CAPITAL SE RÉVOLTE

Creuzot. — La bourgeoisie industrielle comme la bourgeoisie gouvernementale, politicienne et commerciale, fait ses exploits barbares et persécute le socialisme dans la personne de ses défenseurs.

La compagnie Schneider, des usines du Creuzot, vient encore de renvoyer trois socialistes des plus énergiques de notre localité.

Un des trois citoyens, le citoyen B... a été renvoyé trois mois après avoir été victime d'un accident qui lui fracassa le poignet du bras droit, et à l'heure où j'écris ces lignes, il n'est nullement guéri, car ce citoyen m'a dit que jamais il ne pourrait bien se servir de cette main. Peu importe à M. Schneider et à ses accolytes, chefs de service, MM. Moreau, Maillefaud, Festa, Colette et consorts, bientôt ils n'auront nullement honte de renvoyer un homme auquel il manquera un membre quelconque, pourvu que leurs fortunes scandaleuses grossissent de plus belle.

Aussi, expulsent-ils tous ceux qui parlent du retour de leurs richesses à la collectivité.

Nous savons bien, MM. les bourgeois, que ce n'est pas en éliminant quelques-uns des nôtres que vous parviendrez à détruire l'idée révolutionnaire qui vous fait trembler, au contraire, vous excitez à la révolte tous ceux de nos camarades qui, jusque-là, sont restés dans l'avachissement et vous faites ressortir les questions sociales. Car une fois au dehors du bagne capitaliste, plus de salut, obligé de crever de faim le long d'une borne, de par la rapacité capitaliste. Mais si l'individu a en lui l'idée de la révolte, s'il vole pour manger ou tue ceux qui l'ont mis dans cette situation, immédiatement la bourgeoisie policière, au moyen de ses argousins, l'incarcère dans un second bagne, et là, s'il y a moyen, le réduit à la guillotine sèche. Persécutez, messieurs les schneidariens, vous ne ferez qu'avancer l'heure de la Révolution sociale, qui fera prompte justice de vos forfaits ignobles, mais sachez bien que parmi nous il pourrait se trouver des précurseurs du grand cataclysme, qui pourraient, sur votre personne, se faire les justiciers des renvois que vous venez de faire.

Tenez vous le pour dit.

Vive la Révolution! Vive l'Anarchie!

Un forçat des ateliers de construction des usines du Creuzot.

Saint-Chamond. — Le cercle des travailleurs de Saint-Chamont avait organisé pour le dimanche 11 juin une conférence contradictoire entre socialistes « collectivistes » et socialistes « anarchistes ». Les compagnons Crestin et Bordat avaient été invités à cette causerie intime et après trois heures de contradictions, la séance s'est close par une parfaite entente sur le terrain révolutionnaire, car les collectivistes de cette localité étant d'une entière bonne foi et ne suivant aucune tête de colonne, ont déclaré qu'ils étaient parfaitement anarchistes, mais que l'abstention était tout à fait impraticable chez eux pour le moment, ils ne veulent faire aucun élu. Ils attendent de la Révolution seule l'affranchissement du peuple.

A la suite d'une quête faite en faveur du *Droit social* et de la nomination d'un

GREVES & RÉVOLTES

Par Maria et Louise MICHEL (8)

LA GRÈVE

Vous connaissez la nature de votre certificat, mon garçon, il est donc inutile de discuter, vous descendrez quand vous voudrez, puisqu'il ne nous est pas permis de vous rien refuser.

Les camarades présents à cet entretien furent très surpris de la conclusion de leur chef ; leur étonnement était si visible, si considérable, que celui-ci s'en aperçut et dit :

« Ça vous étonne, vous autres, cela t'étonne, Thibault, et bien c'est comme ça! la Compagnie compte huit puits dans le bassin n'est-ce pas, et ton ami Feron, car c'est votre ami à tous, a le droit de choisir sa place dans celui qui lui plaira, qu'en dis-tu? qu'en dites-vous tous? »

Tous se taisaient et l'ami Thibault interrogeait Jules du regard.

Celui-ci rouge, d'indignation, ne laissa pas longtemps cette insinuation malveillante sans réplique :

« La façon dont vous présentez ma situation est injurieuse pour moi, dit-il. Je vous prie, monsieur, de la retirer, car si j'avais désiré en profiter comme vous l'insinuez, je n'avais qu'à paraître, à m'imposer, je ne l'ai pas fait, donc vous avez tort... ceci dit, je me retire, monsieur, et ne craignez pas que je vienne jamais vous demander quoi que ce soit. »

Cette réplique fière et brève et le départ de Jules achevèrent de jeter la consternation, l'incertitude chez des amis qui ne savaient plus que penser, alors ils le suivirent donc un moment en silence.

Diable! se dit le chef mineur après le départ de la petite troupe, pourvu que voulant être juste, je n'aie pas dépassé les limites et porté atteinte à ma situation personnelle, ce gaillard là a l'air d'être bien à l'administration, il a l'oreille des chefs.

Ah! tant pis, au fait, j'ai dit ce que je pense, j'aime mieux le savoir ailleurs qu'au puits Borgne! Je ne sais pourquoi, je me défie de cette soumission

Dès que la petite troupe eut franchi le jardinet qui separait la maison du chef, de la rue, Thibault hâta le pas, depuis un moment il faisait de violents efforts pour chasser, pour contenir un sentiment de défiance qui l'envahissait à son tour dès qu'il eut pris un peu le devant, il se retourne et veut se placer, les bras croisés, en face de Jules qui cheminait au milieu des autres amis, il l'arrêta et lui dit :

« Jules, il faut pourtant éclaircir cette situation! tu es sur un terrain louche, la sollicitude de nos exploiteurs pour toi ne laisse pas que de nous inquiéter, de nous mettre en défiance; as-tu les moyens de justifier la manière de faire du directeur-général à ton égard?

— Pas autrement que par ma conduite.

— Cela ne nous paraît pas suffisant, je l'avoue, n'est-ce pas les amis?

La négation fut générale. Thibault reprit :

« D'autres que toi sont esclaves, dociles et soumis, d'autres que toi sont bons et solides travailleurs, rangés et économes et pourtant nul d'entr'eux ne jouit de semblables immunités ; n'y aurait-il pas là, au contraire, le prix de ton changement d'idées, de ta désertion de notre cause? »

Thibault! s'écria Jules courroucé ..... Puis, tout à coup, se maitrisant, il ajouta : Que puis-je y faire? Je vous ai affirmé que j'étais toujours digne de votre estime, je le répète, si cela ne vous suffit pas, j'en suis fâché car je n'ai d'autres garanties à vous offrir que ma parole.

Après avoir dit, il se détourna, portant les mains à ses yeux et se mit en route du côté de Valenciennes. Qui aurait pu lire en son cœur y aurait vu un terrible orage.

Le groupe qu'il quittait était au comble de la stupéfaction, ces hommes furent un grand moment, avant de rompre le silence avant de faire un mouvement, ils étaient anéantis.

Comme on le voit, Jules venait presque de briser avec de vieux camarades qui l'accusaient de trahison, avec des amis qui, trompés par une société équivoque, lui retiraient leur confiance, avec des compagnons de lutte pour qui jusque là il avait été une valeur.

Quant au chef mineur, lui, il s'était débarrassé de Jules à tout jamais.

Feron, nous l'avons dit, se dirigea sur Valenciennes où tout en arrivant il se mit en campagne et réussit bientôt à trouver un emploi, le soir même il était embauché dans un tissage à titre de manœuvre, mais il espérait bien faire le nécessaire pour être bientôt un ouvrier.

On sait que Valenciennes possède comme industrie des tissages de baptistes, des ateliers de constructions mécaniques, des distilleries, des fabriques de sucre, etc., etc., industries dont le personnel était considérable.

(A suivre).

délégué, porteur d'une couronne sur la tombe des mineurs de la Ricamarie, la séance est levée sous l'impression d'une parfaite cordialité.

En somme, bonne journée pour la Révolution.

Nous recvons de Marseille ce qui suit :

Compagnons,

Nous vous prions de vouloir bien publier dans le courageux *Droit social* la note suivante :

Nous soussignés, ouvriers italiens, après avoir lu l'appel intitulé : Operai Italiani, publié à Paris, lequel engage les travailleurs italiens à s'unir aux travailleurs français pour revendiquer les droits du prolétariat et faire grève avec eux, nous déclarons avoir la même idée et faire cause commune avec les initiateurs du dit appel, en attendant des jours meilleurs pour la Révolution,

Mattei Ettore, Marchi Daniele, Matteucci Florido, Buchignani Giuseppe, Rossi Giuseppe, Quattrini Augusto, Fanucci Lorenzo, Clericoni Palmiro, Bianchi Fedele, Ruggeri Santi, Passo Salvatore, Paolet Carlo, Franzini Demetrio, Frangioni Giovanni, Damerini Gino, Pardini Emilio, Bertocchi Alberto, Paolinelli Cesare, Berti Giovanni, Ricci Egidio, Cantini, Viriani, Teodoro, Susini Guglielmino.

Paris, le 19 juin 1882.

Le groupe la Sentinelle révolutionnaire (groupe anarchiste de Montmartre).

Compagnons du « *Droit social*, »

Après la condamnation qui vient de vous frapper, nous devons vous envoyer nos félicitations ; car si la bourgeoisie vous a poursuivis et condamnés, c'est que vous aviez bien servi la Révolution.

La bourgeoisie, elle, croit avoir le droit de tout faire. Est-ce que l'économie politique qu'elle enseigne à ses enfants n'est pas une école de vol, un enseignement pour détrousser avec plus de talent les pauvres bougres ?...

Est-ce que tout l'enseignement militaire n'est pas une école de meurtre, est-ce que tous les jours il n'y a pas provocation et souvent suivie d'effet ?

Est-ce que la bourgeoisie ne nous assassine pas lentement, mais d'une manière permanente dans ses bagnes qu'on nomme usines, mines ou ateliers, et jusqu'au paysan qu'elle tue dans son champ, forcé qu'il est de s'exténuer, afin de pouvoir manger des choux et des pommes de terre?

Eh bien ! bourgeoisie maudite, condamne emprisonne les révolutionnaires qui ont assez de courage pour te jeter à la face tes ordures et les malédictions des malheureux ; mais sache-bien que tu n'empêcheras pas de glorifier les justiciers et d'être justiciers nous-mêmes !... Toutes les condamnations ne feront que raviver nos haines et nous rendre plus implacables pour la destruction de tous les oppresseurs...

Tous ceux qui ont encore un peu de cœur et de cerveau seront avec nous pour délivrer le monde de la misère et de la servitude.

O vous qui souffrez, courage ! le terme approche, un éclair de vengeance sillonne sur l'univers et va donner aux pauvres l'espérance d'un monde nouveau.

Nous saluons tous les révoltés, tous les opprimés, et particulièrement le compagnon Déjoux, à travers la frontière, au cri de : Vive la Révolution sociale :

Villefranche. — La section du parti révolutionnaire avait organisé une conférence publique et contradictoire pour le samedi 10 courant.

A huit heures du soir, 1,200 à 1,500 travailleurs avaient répondu à l'appel de la commission d'organisation. Le sujet choisi pour la conférence était : « Liberté, égalité, fraternité. »

Le compagnon Bordat monte à la tribune et passe successivement en revue ces trois *mensonges* qui s'étalent sur nos édifices publics et qui laissent croire aux travailleurs que nous sommes *en république*. Il démontre ensuite l'antipathie qu'il y a entre les gouvernants et les gouvernés, entre l'autorité et la liberté et dit que la liberté est une sottise quand l'égalité n'existe pas, puis, aux applaudissements de l'assemblée, il développe d'une façon claire et précise les principes de la Fédération Révolutionnaire et de son organe « *le Droit social.* »

Fédération révolutionnaire

Les Membres sont priés d'assister à une réunion, samedi 24 courant, à 8 h. du soir, chez M. Célérier, rue Garibaldi, 108.

Très urgent.

Réunion des Actionnaires

Les Actionnaires du *Droit social* sont invités à la réunion générale qui aura lieu dimanche 25 juin, à 2 heures, chez M. Célérier.

Ordre du Jour :

Urgent.

Le gérant, BONTHOUX.

Nous lisons dans un journal conservateur de notre ville :

« Les sénateurs et députés du Rhône ont eu hier, avec le ministre de l'intérieur, un entretien relatif aux articles ultra-révolutionnaires publiés par un journal de Lyon, le *Droit social*.

« M. Goblet a été prié de sévir énergiquement contre ledit journal, et des instructions très précises ont été envoyées ce matin au préfet du Rhône.

. . . . . .

« Le *Droit social* est gênant, car il bavarde trop ; donc on le supprimera. »

Messieurs les sénateurs et députés du Rhône, vous ne perdez rien pour attendre, dans notre prochain numéro, mannequins que vous êtes, nous dirons ce que nous pensons de vous.

JUGEMENT FOURNIER

Quelle stupéfaction nous a saisi quand au jugement Fournier nous avons entendu la défense !

Le remplacement du citoyen Zewor par M. Laguerre, collaborateur à la *Justice*, nous avait bien un peu étonné et inquiété, mais nous ne concevions pas qu'on puisse trouver des arguments aussi bas, aussi dégradés que ceux qu'a présent é cet avocat qui, chargé de montrer l'honorabilité d'un homme de cœur, n'a trouvé mieux que de le coucher à plat-ventre devant le capital.

Jusqu'ici nous avions cru que tous ceux qui rampent devant la fortune, qui restent ou se font les valets lâches ou serviles du capital étaient fascinés par l'éclat de l'or, par le brillant des richesses ; nous avions cru que l'ignorance seule permettait cette fascination ; mais, hélas ! hier nous nous sommes convaincus que le poids formidable du capital, épuisant l'énergie devient aussi cause de l'abaissement de ses... de ceux qu'il asservit et et qu'il écrase ; nous avions cru que les victimes du capital étaient inconsciemment volontaires, mais que la moindre connaissance des droits et des devoirs d'un homme suffisait à révolter l'être opprimé ; et par cela nous avions cru aussi, que la révolte, une fois dans le cœur, ne pouvait s'éteindre, et nous disions, en pensant à Fournier : « Il est jeune et intelligent, il s'instruit, il connaît l'avilissement du joug capitaliste auquel on veut le lier, il connaît la dégradation qu'on veut lui imposer, il connaît la férocité implacable de ses tyrans, il connaît ses droits d'hommes, il connaît ses devoirs de prolétaire, il se révolte, il ne faillira pas à son mandat »

Mais nous avions compté sans le poids, sans la puissance avilissante du capital, aussi nous nous étions trompés.

Hier, nous devons le constater, Fournier, écrasé par ses maîtres, était humble et repentant devant eux ; il était abattu, quoi, et il implorait leur pardon ; il demandait leur indulgence. Comme si la bourgeoisie était capable d'indulgence ! ! Ah ! il l'a bien vu, leur indulgence ; il a bien vu avec quel cynisme le réquisitoire lui promettait de l'indulgence ! Il lui promettait jusqu'à la mort. Oui, va Fournier ! oui, allez, vous tous qui êtes sous le talon bourgeois, implorez de l'indulgence, adressez-vous au cœur sensible de vos maîtres, et vous serez épargnés comme vient de l'être Fournier, sur la prière larmoyante et hypocrite d'un Laguerre, vous irez crever huit ans dans les bagnes.

Oui, Laguerre, ce radical de la *justice*, était à la hauteur de sa mission. Bourgeois, il a su défendre les bourgeois. Il a su abaisser Fournier aux pieds du capital.

Nous avions compté sur le citoyen Zévor pour soutenir dignement la défense. Il n'est pas venu, doit-on l'accuser ? Devons-nous nous en applaudir. Nous ne savons, nous ne connaissons pas non plus assez ce citoyen avocat ; mais le fait malheureux, c'est que l'avocat qui l'a remplacé dans sa tâche n'a su que pleurer sur la jeunesse de l'accusé, sur la. . *folie de la grève*, sur les excitations d'une *presse mal intentionnée*, etc., etc., sur toutes les choses qui n'ont pesé en rien sur l'acte de l'exécuteur, car, pour nous, malgré tout ce que nous venons de voir, malgré l'attitude dernière et apparente de Fournier, comme malgré les dire des gens de robes intéressés, nous n'en sommes pas moins convaincus de l'énergie de notre jeune demi-martyr et nous ne pouvons pas oublier que la veille même de son acte sublime, il avait assisté à une réunion des *vengeurs de la grève*, réunion dont le but était et est encore évident, et que malgré la pression des inquisiteurs bourgeois, il a su garder secrètes les décisions de cette séance et en a pris froidement toute la responsabilité.

Oui, Fournier s'est incliné devant la force quand il a cru qu'il ne lui était plus possible de lutter ; il s'est incliné parceque les seuls conseillers qui ont pu l'approcher n'étaient que des êtres pusillanimes, ignorants de leurs devoirs ; il s'est incliné, enfin, parce qu'il a eu tort d'espérer être traité avec une plus impartiale justice, parce qu'il eut tort de croire que devant l'ardente et inhumaine férocité de ses exploiteurs on lui pardonnerait d'avoir obéi à la loi naturelle qui, commandant la lutte pour l'existence, ordonne à l'individu, sous peine de mort, lente ou violente, d'abattre tous les obstacles qui s'opposent à son développement ; il croyait qu'on lui pardonnerait un peu d'avoir tenté de tuer le loup qui froidement le dévore et dévore aussi les siens, et avec cet espoir il avait celui de rentrer bientôt dans la lutte active et d'être enfin avec les combattants triomphants.

Nous ne lui jetons donc pas la pierre, loin de là, nous espérons le revoir un jour, un jour prochain, dans nos rangs, car il le sait comme nous: *mieux vaut la mort que l'esclavage*, et nos maitres sont bien naïfs s'ils croient que nous les craignons.

Les bourgeois nous exploitent, comme à la machine, comme à la bestiale matière, *ils ne veulent nous donner que juste ce qu'ils croient utile dans leur intérêt*, mais l'ignominieux pied d'égalité avec la brute sur lequel ils veulent nous traiter nous dicte notre devoir et nous inspire notre conduite.

On peut ruser avec l'ennemi implacable, on peut feindre de mettre bas les armes, on peut même vouloir les poser, mais on ne doit ni ne peut jamais cesser d'être en garde.

La classe bourgeoise est notre ennemie, elle est notre ennemie mortelle et sa lutte contre nous, comme la nôtre contre elle, ne peut se finir que par la disparition d'un de nous deux.

Qu'elle le sache, nous ne pouvons disparaître, donc il faut qu'elle meurt.

Le droit de la force peut lui permettre un instant de nous opprimer, il peut lui permettre de nous sucer par tous ses tentacules, mais notre droit à la révolte, aussi sacré que le sien, arme constamment notre bras de plus en plus menaçant parce qu'il est de plus en plus fort.

Réjouissez-vous bourgeois, jouissez de nos tortures, bourgeois, soyez impitoyables dans votre tyrannie, c'est l'heure, mais n'est pas loin non plus celle où la vengeance sonnera. Et alors, nous verrons qui de Fournier ou de Bréchard aura le dernir mot.

Nous avions envie de faire nous-même ici la défense qu'aurait dû présenter le défenseur, mais notre tour prochain viendra. Nous espérons bien que les nouvelles assises du Rhône appelleront encore notre gérant, et alors nous aurons l'occasion de parler à qui de droit, et nos lecteurs n'y perdront rien pour attendre.

SOUSCRIPTION
POUR LA
PROPAGANDE PAR LE FAIT

2e liste d'Amiens

Paulet 40 c. Trois artilleurs étudiant la dynamite 30 c. Une machine à travailler qui se révolte, ne pouvant vivre avec 90 centimes par jour 10 c. Deux ouvriers boulangers qui ne veulent plus faire du pain pour les bourgeois 40 c. Richard 40 c. Froidure 40 c. Un ex-communard et un insoumis 20 c. Un ouvrier tisseur, ami de Fournier 40 c. Un cordonnier révolutionnaire 40 c. Un chanteur ambulant 40 c. Un réfractaire de l'armée de Versaille 45 c — Total 4 fr. 55.

Amiens, le 18 juin 1882.

Avis aux lecteurs du Droit Social

Les citoyens d'Amiens qui ont reçu le *Droit Social* depuis le n° 5 et depuis le n° 8, et qui involontairement oublient de payer, sont informés qu'à partir du 25 juin le journal leur sera supprimé.

PAULET,
Dépositaire du *Droit social*,
rue des Cordeliers, 5.

Samedi 1er juillet 1882, à huit heures du soir, salle de l'Alcazar, **Conférence sur la Révolution** par la citoyenne *Louise Michel* et le citoyen *E. Dijeon*, de Paris, organisée par le groupe de femmes révolutionnaires Marie Ferré. — Prix d'entré : 25 centimes.

Nous publierons dans notre prochain numéro le compte-rendu de la réunion Franco-Italienne

---

TRIBUNE PUBLIQUE

LES GRÈVES

Quel sujet semble plus rebattu que celui-là, et pourtant n'est-il s toujours aussi actuel, toujours aussi plein d'intérêt. Je n'ai pas l'intention de redire ici, après tant d'autres, ce qu'est la grève, ni ce que valent ses résultats, et ce qu'on peut attendre de ses conséquences. Je voudrais simplement insister sur la nécessité de donner aux grèves un caractère de plus en plus révolutionnaire, afin de ne pas les laisser se traîner péniblement dans les sentiers battus de la légalité bourgeoise.

Pour qui observe quelque peu le mouvement économique actuel et profite des enseignements qui en découlent, il s'aperçoit bien vite que les revendications ouvrières ont de moins en moins de chances d'être accueillies et réalisées par les capitalistes. Plus la société bourgeoise se développe, et plus l'esclavage économique dont les travailleurssont victimes augmente d'intensité ; il y a bien longtemps que l'on a dit que la misère et la richesse croissaient parallèlement ; on en peut dire autant de l'esclavage ouvrier : plus la richesse augmente, et par richesse s'entend toujours la somme de possession entre les mains de quelques-uns, plus la liberté des prolétaires, c'est-à-dire la possibilité pour eux, non de s'affranchir, mais seulement de secouer le joug capitaliste et d'obtenir une amélioration même infime dans les conditions du travail, plus la liberté des prolétaires diminue. Et cela, d'ailleurs, est logique, cela est fatal. La domination d'une classe privilégiée ne peut aller que croissant, car elle ne finit, elle ne se termine que le jour où le moule social dans lequel elle a coulé le monde est brisé par ceux-là mêmes dont elle restreint, tous les jours, les conditions d'existence.

C'est précisément parce que la domination économique des capitalistes va croissant que chaque jour nous rapproche plus de l'heure émancipatrice. Les révolutionnaires n'ont donc qu'à s'en féliciter, qu'à le constater avec plaisir ; car s'il en était autrement, si l'esclavage prolétarien diminuait non superficiellement, mais profondément, si, en un mot, les conditions du travail permettaient aux travailleurs de parler plus haut et de réaliser les revendications qu'ils inscrivent aux jours de grève sur leurs drapeaux, nous pourrions dire adieu à la Révolution, nous pourrions cesser de lutter, tout serait inutile, la forme bourgeoise serait la dernière forme sociale, et nos rêves d'un avenir lumineux de bonheur et de liberté ne seraient plus qu'un amas d'hallucinations appelant les douches d'un aliéniste quelconque.

Mais s'il n'en est point ainsi, si la société bourgeoise porte dans son sein, comme tout organisme, le germe même de sa destruction, il est évident que le but des révolutionnaires est tout indiqué : concourir à l'éclosion de ce germe, lui assurer les conditions de développement les plus propices, lui fournir les moyens de faire chaque jour plus de progrès en même temps que plus de victimes.

Il ne reste plus maintenant qu'à déterminer quel est ce germe, ainsi que les procédés que l'on doit employer en sa faveur.

Nous avons vu que le résultat le plus certain de l'organisation capitaliste est de réduire chaque jour la liberté prolétarienne c'est-à-dire d'enlever peu à peu aux travailleurs toutes les chances de s'émanciper graduellement, et conséquemment, par cela même, de pousser à la Révolution. Eh bien, il suffit donc de laisser la bourgeoisie continuer son œuvre, et non pas de lui fournir des échappatoires, des moyens termes, des cotes mal taillées lui permettant de prolonger son existence ; il ne faut donc pas dresser des plans de réformes, qui ne font jamais que son jeu en lui servant pour ainsi dire de soupape de sûreté. Ce qu'il faut faire, et dans les grèves c'est le moment ou jamais, c'est secouer l'engourdissement des travailleurs en accomplissant quelques actes révolutionnaires qui sont le prélude et l'apprentissage de la Révolution ; il faut que, dans chaque corporation, il se trouve des hommes décidés à faire quelque chose, sans pour cela jamais s'engager dans un pouvoir quelconque, où fatalement on a les mains liées, et où l'on trouve, par suite, son action réduite, anihilée même complètement.

Ce devrait donc être là le but des anarchistes en vue des grèves : former des groupes corporatifs où se recruteraient les éléments d'action et où se combinerait l'opposition au pouvoir directeur de la grève née ou à naître, — commission exécutive, commission de la grève, de quelque nom qu'on le nomme, — cette opposition se traduisant à la préface de la grève par un refus de constitution de pouvoir et se continuant après par la révolte contre les décisions de ce pouvoir. En employant ces procédés, on n'arrivera probablement pas à obtenir des augmentations de salaires ou des diminutions d'heures de travail — but apparent de toutes les grèves, — mais on fera certainement germer dans les masses l'idée de la nécessité d'une révolution, et on leur montrera en même temps, par des faits, qu'elle ne s'accomplira que par la destruction de tous les pouvoirs et de toutes les dominations politiques et économiques, qu'il n'y a donc rien à attendre de la bourgeoisie et que le meilleur pour le peuple, pour les exploités, est non de demander, mais de prendre.

En vente au Bureau du DROIT SOCIAL
ET CHEZ M. MÉLIN

Menace à la Bourgeoisie, par Adolphe Bonthoux 0,10
Par la poste. 0,15
La Répartition des produits du travail, par A. Bonthoux 0,50
Par la poste. 0,60
Mort aux Voleurs, par le groupe de propagande anarchiste 0,05

Pour la vente à Lyon, dépôt chez M. MELIN, rue de Jussieu, 1.

Le Gérant : A. BONTHOUX.

Lyon. — Imp. Pastel, 10, Petite rue de Puits